
M A N U S C R I T

MADemoiselle ET MADAME

de Gustavo Ott

Traduit de l'espagnol (Vénézuéla) par Françoise Thanas

cote : ESP10D867

VERSION POUR QUATRE ACTRICES ET UN ACTEUR

Prix ETC Caraïbe 2010

Date/année d'écriture de la pièce : 2009
Date/année de traduction de la pièce : 2010

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

PERSONNAGES

MADemoiselle: ELIZABETH (jeune) / **ELIZABETH. A** (âge mûr), vêtements roses.

MADAME: HELENA (jeune) / **HELENA. R** (âge mûr), vêtements brillants de couleur crème et doré.

ACTRICE 1: AUGUSTA, AUSTRALIENNE 2, HUBBAR, COCO, LEADER 2, FBI, BETTY, ESTÉE, CESKA.

ACTRICE 2: JOURNALISTE, AUSTRALIENNE 1, MANKA, COLETTE, REGINA, VIRGINIA.

ACTEUR: THOMPSON, AVOCAT, TITUS, LEWIS, GOERING, LEADER 1, REVLON.

DÉCOR:

Un plateau de forme ovale, et un cyclorama également ovale, évoquent un pot de crème ouvert. Sur la partie gauche de la scène, les couleurs sont dorées et crème. Dans la partie droite, elles sont rosées, et il y a une porte rouge. Dans le cyclorama, le couvercle de pot de crème peut être utilisé pour projeter des images. A son côté, une aire pour avis et banderoles.

PREMIÈRE PARTIE

L'interview**1**

DANS LA PARTIE GAUCHE DU PLATEAU, DÉLIMITÉE PAR UN FAISCEAU DE LUMIÈRE, TRÈS PRÈS DU PUBLIC, SE TROUVE HELENA RUBINSTEIN. ELLE EST ASSISE SUR UNE BERGÈRE. PRÈS D'ELLE, LA JOURNALISTE LUI TEND UN MICRO DES ANNÉES 60.

JOURNALISTE : Regardez la caméra.

ELLE MONTRE LE PUBLIC.

Pas moi. La caméra.

HELENA. R ACQUIESCE.

JOURNALISTE : Il est difficile de répondre à des questions sans regarder la personne qui les pose. Mais croyez-moi, Madame Rubinstein, ce sera bien mieux ainsi. L'interview est écrite et filmée. J'écris, et vous, vous regardez par là. D'accord ?

HELENA. R ACQUIESCE, MAIS SANS BEAUCOUP D'ASSURANCE.

Tout va bien, Madame ?

HELENA. R REGARDE ALORS LE PUBLIC.

On peut commencer ?

HELENA. R : Les conditions sont claires ?

JOURNALISTE : Parfaitement claires.

HELENA. R : Pouvez-vous me les répéter ?

JOURNALISTE : Je ne pose aucune question sur Mademoiselle...

HELENA. R : Ah !

JOURNALISTE : Pardon. Rien sur "L'autre".

HELENA. R : Très bien. Sinon, vous pouvez poser toutes les questions que vous voudrez.

JOURNALISTE : On commence ?

HELENA. R ACQUIESCE.

Madame Rubinstein, quelle est votre plus grande peur ?

HELENA. R, TRÈS NERVEUSE, REGARDE UN POINT PRÉCIS PARMIL LES SPECTATEURS.

HELENA. R : Ma peur ? Quelle question idiote !

LA JOURNALISTE L'INCITE À RÉPONDRE.

Bon, puisque vous insistez... Je vivais près de la Place Rynek, à Cracovie. Nous y avions une ferme, des bêtes, des vergers... Nous étions cinq soeurs et on s'habillait toutes très mal...

ELLE LÈVE LES YEUX.

Papa et Maman nous faisaient sentir que le pire dans la vie était d'être ce que nous paraissions, à savoir des paysannes. Des paysannes juives. Ma peur, c'est celle-là. Me lever un matin et ne plus être ici, mais là-bas, en 1894. Et ne pas être ce que je suis, mais une paysanne juive. C'est ma terreur.

JOURNALISTE : Quand avez-vous eu, pour la première fois, l'idée de crèmes pour la peau ?

HELENA. R NE SE CONCENTRE PAS ET BRUSQUEMENT SE SENT MAL. ELLE POUSSE LE MICRO DE LA MAIN.

HELENA. R : Un moment. Accordez-moi une minute.

LA JOURNALISTE FAIT SIGNE POUR QU'ON ARRÊTE LE TOURNAGE.

JOURNALISTE : Quelque chose vous dérange, Madame ?

HELENA. R : C'est que... je sens que quelqu'un regarde mes gestes et prend des notes.

JOURNALISTE: Ce doit être moi.

HELENA. R : Non, ça n'est pas vous. C'est comme si on observait mes actes, mes mouvements, mes gestes par une fenêtre...

JOURNALISTE : Un espion ?

HELENA. R NE RÉPOND PAS. ELLE REGARDE LE PUBLIC AVEC ATTENTION.

HELENA. R : C'est indéfinissable. Comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre, vous comprenez ? Comme si là...

ELLE MONTRE LES PERSONNES PRÉSENTES.

... il y avait un public qu'on ne peut pas voir, mais qui peut nous voir, nous deux. Comme s'il y avait des fentes dans ce mur et que, par ces fentes ou ces fenêtres, quelqu'un nous regardait. Un groupe... de gens. Pas beaucoup. Un groupe.

JOURNALISTE: Nous sommes seules, vous et moi. Et les techniciens. Personne d'autre. Le mur n'a pas de fenêtres. Personne ne nous regarde, Madame Rubinstein. Voulez-vous que nous reprenions cette interview plus tard ?

HELENA. R : Ces gens attendent quelque chose de moi, ce soir. Comme si je n'étais pas moi, mais un personnage.

JOURNALISTE: Mais Madame, vous êtes un personnage. Un personnage universel !

HELENA. R : Comme si ma vie ne m'appartenait pas mais qu'elle appartenait à tous. À tous ceux-là. Ils ne sont pas venus me voir moi, mais voir leurs vies.

JOURNALISTE : Et vous pouvez les voir ? Ils sont là ?

HELENA. R (*brusquement, et avec mépris*) : Bon, si c'est du théâtre, ce sera du théâtre. Espérons que la pièce sera bonne. Allons-y. Après tout, on ne peut pas raconter sans interpréter. N'est-ce pas ?

HELENA. R SE LÈVE. LA JOURNALISTE TENTE DE L'ARRÊTER POUR POUVOIR CHANGER L'ANGLE DE LA CAMÉRA, MAIS HELENA. R POURSUIT.

HELENA. R : Tout a commencé avec ma mère.

TOUT LE PLATEAU S'ÉCLAIRE. SUR UN CÔTÉ, SA CHAMBRE, À CRACOVIE. SA MÈRE, AUGUSTA, APPLIQUE DE LA CRÈME SUR LE CORPS DE SA SŒUR MANKA.

HELENA. R : Maman était une de ces femmes chanceuses qui, à mesure que passe le temps, deviennent plus belles. Son secret était dans ses crèmes.

AUGUSTA : Helena et Manka, ne vous endormez pas avant que je vous mette de la crème ! Helena ? Tu dors déjà ?

HELENA : Maman, cette crème sent le cheval qui n'a pas été baigné.

AUGUSTA : Pas du tout. Je l'ai faite moi-même, ce matin.

HELENA : Et il faut que ce soit trois fois par jour ?

MANKA : Maman, qui vous a dit ça puisque c'est vous qui avez inventé ces crèmes.

AUGUSTA : Vous, taisez-vous, il faut que je vous enduise de crème. Pour le reste, personne ne me l'a dit. Je me le dis moi-même, un point c'est tout. Regardez.

ELLE MONTRE SON BRAS, BLANC.

Ça marche ou ça ne marche pas ? En plus, cette crème est....

MANKA (*Imitant sa mère*) : ... une formule secrète...

HELENA : "... qu'une actrice hongroise vous a transmise ! "

AUGUSTA (*à Helena, menaçante*) : Quand j'aurai terminé avec Manka, ce sera ton tour.

ELLE CONTINUE À ENDUIRE LE CORPS DE MANKA DE CRÈME.

HELENA. R : Elle les préparait avec des essences d'écorce d'arbres. À cette époque-là, on considérait que les crèmes pour la peau étaient des remèdes de bonne femme, et on les rangeait dans la cuisine, avec d'autres potions et herbes.

AUGUSTA FINIT D'ENDUIRE REGINA QUI RESSEMBLE À UN FANTÔME.

Maman était très méthodique quand elle nous appliquait la crème. Et tout en le faisant, elle disait toujours:

AUGUSTA : Les femmes dominent grâce à l'amour. Cette crème nous rendra belles, et la beauté nous rendra puissantes.

HELENA. R : C'est ce qui m'a bercée, toutes les nuits, dans cette Cracovie de poules, d'enclos, et de déception.

AUGUSTA: Helena, c'est ton tour !

EN RECHIGNANT, HELENA SE DIRIGE VERS SA MÈRE. QUI L'ENDUIT D'UNE CRÈME BLANCHE CE QUI, À L'ÉVIDENCE, LUI DÉPLAÎT.

AUGUSTA: Ne fais pas cette tête. Si le vent se lève, tu vas rester comme ça.

HELENA. R : Vous m'interrogez sur mes peurs ? Eh bien, celle-là, c'est ma seconde peur: qu'un vent se lève et que mon visage de paysanne juive se fige.

LA CHAMBRE DE CRACOVIE DISPARAÎT.

Mais je ne me plains pas. Après tout, cette crème de maman a été la base de tout ce que j'ai fait dans ma vie. C'est à partir de cette crème que j'ai créé ce que je suis. Cette Helena Rubinstein qui n'en peut presque plus de son âme. Ça vous va comme ça ?

JOURNALISTE: Très bien, Madame. Poursuivez. La crème, votre mère vous l'a donnée, et ensuite on vous a envoyée en Australie pour que vous travailliez avec un oncle. C'est bien ça ?

LE RESTE DU PLATEAU S'ÉCLAIRE. UNE FÊTE À SYDNEY. HELENA PASSE PARMIS LES FEMMES QUI LA REGARDENT ET VANTENT SON ALLURE.

HELENA. R : Je suis arrivée en Australie avec la crème de maman. Et quand ces gens m'ont vue, ils en sont restés bouche bée.

HELENA LES CONNAÎT TOUS ET ELLE DÉFILE.

J'étais jeune, grande, j'avais une belle chevelure et ma peau, évidemment, ne ressemblait pas à celle des autres. Bien sûr, ces femmes, vivant sous le soleil d'Australie, ne comprenaient pas que moi, venant de Pologne, où le soleil est moins fort, j'aie une peau moins abîmée.

HELENA. RIT.

Elles me regardaient avec envie et demandaient :

AUSTRALIENNE 1: Comment faites-vous pour vous maintenir ainsi ?

AUSTRALIENNE 2 : Pourquoi votre peau est-elle si saine et si jeune d'aspect ?

HELENA. R : Et moi de leur répondre... *"Maman fabrique une "crème spéciale à partir d'une formule secrète qu'une actrice hongroise lui a donnée". Et c'est tout, car je savais ce qui allait suivre.*

AUSTRALIENNE 1 : Et ne pourriez-vous pas me vendre un peu de la crème de votre maman, préparée à partir de la formule secrète qu'une actrice hongroise lui a donnée ?

HELENA. R : Moi, bien sûr, je répondais, avec philosophie... *“Mais alors, un tout petit peu, parce que je n'en ai pas beaucoup.”* Et c'est ainsi, qu'à seize ans, j'ai commencé à faire ce que j'ai fait toute ma vie: vendre.

HELENA VEND SES CRÈMES À TOUT LE MONDE.

JOURNALISTE : C'est fascinant !

HELENA R : Taisez-vous, je n'ai pas terminé.

JOURNALISTE : Excusez-moi.

APPARAÎT THOMPSON, PORTANT UNE BLOUSE BLANCHE DE LABORANTIN ET MÉLANGEANT DES INGRÉDIENTS. HELENA ENFILE AUSSI UNE BLOUSE ET TRAVAILLE AVEC LUI.

HELENA. R : Et alors, en Australie, j'ai travaillé avec un laborantin qui, de temps à autres, m'apprenait à mélanger des médicaments et des poudres curatives. J'ai également appris l'usage du suint de la laine de mouton pour préparer, en particulier, la lanoline. J'ai ajouté des ingrédients locaux à *“la crème de maman fabriquée avec la formule secrète d'une actrice hongroise”*. Ingrédients que nous trouvions dans la forêt Toowobomba, venant des aborigènes, ainsi que des essences de pin, cyprès, arbre de Kaury, Bunya. Des mélanges et des mélanges... Et plus le mélange était étrange, plus il se vendait.

JOURNALISTE : Et cela était utile ?

HELENA TESTE SES PROPRES CRÈMES.

HELENA. R : Bien sûr que cela était utile. Je les testais d'abord sur moi. Et cela était utile. Cela protégeait ma peau et la rafraîchissait. On trouvait tout dans la nature, il fallait seulement mélanger les ingrédients et écarter ceux qui avaient une couleur horrible. Je faisais mes mélanges, je travaillais au labo, et la nuit dans un hôtel. Je travaillais comme les hommes, ça oui, dites-le dans l'interview, c'est eux qui m'ont tout appris.

THOMPSON ESSAIE DE L'EMBRASSER, ELLE LE REPOUSSE.

Le travail est plus important que l'amour.

LA RELATION DE POUVOIR CHANGE. C'EST MAINTENANT HELENA QUI DONNE DES ORDRES À THOMPSON.

Maman s'était trompée. Ça n'était pas la beauté qui comptait, mais le travail. Le travail et le pouvoir nous rendent belles. Et c'est ce que j'ai toujours fait: travailler. Ici, face à vous, qu'est-ce que je fais ? Je travaille. Vous vous en êtes rendu compte ?

APPARAÎT UNE ENSEIGNE : "VALAZE"

Voici ma première marque et ma première crème: “Valaze”. Et c'est ainsi qu'est né le Premier Salon de Beauté du Monde.

THOMPSON: Gommage des taches de rousseur, Crème émulsionnante, Adoucissante et Éclaircissante.

HELENA : Formidable contre les rides, les points noirs, les dommages causés par le soleil, et donnant à votre peau, chère amie, les mêmes douceur, clarté et transparence, que la peau des enfants.

HELENA. R: J'ai été la première à inventer ce qu'on appelle aujourd'hui la publicité et le marketing. Et j'ai aussi été la première à me rendre compte qu'il y avait trois types de peau: normale, sèche et grasse... et que chacune d'elles nécessitait un traitement différent... *“Parce que la peau dont on ne prend pas soin, vieillit plus rapidement.”*

TOUTES LES FEMMES (*elles crient, terrorisées*) : Et tout ce qui vieillit rapidement, meurt...!

ELLES ACHÈTENT TOUTES DES CRÈMES À THOMPSON, ET SORTENT DE SCÈNE.

HELENA. R : Il fallait leur faire un peur, un tant soit peu.

THOMPSON : Effrayer les clientes, les humilier le plus possible avant de commencer le traitement.

HELENA : Qu'elles sentent qu'elles vont sortir de l'enfer de leur peau et de leur crasse pour retrouver une peau lisse comme une sculpture du Louvre, grâce à ...

THOMPSON : Valaze ! Créée à Melbourne, Australie, 1899 et vendue...

HELENA : ... à un très bon prix...

THOMPSON : ... "par Helena Rubinstein et Compagnie. Envois contre remboursement".

HELENA. R (*elle soupire, et regarde le public fixement*): À partir de ce jour-là, les crèmes pour la peau ne seraient plus ni rangées dans la cuisine ni utilisées exclusivement dans les hôpitaux.

JOURNALISTE (*elle consulte ses notes*) : Et c'est alors qu'a commencé votre fortune. À 18 ans: femme et millionnaire.

THOMPSON ET HELENA RESTENT SEULS.

THOMPSON : Helena, il faut que tu prennes soin de toi...

HELENA : Tu as remarqué quelque chose sur ma peau ? Sur mes pommettes ?

THOMPSON : Je veux dire...qu'il y a des gens qui croient que tu te fais trop d'argent, et cela les inquiète.

HELENA : Les inquiète ? L'envie les terrasse !

THOMPSON : L'envie terrasse le Ministère de l'Intérieur qui, je te le signale, est aussi chargé des visas. Et je te rappelle que tu n'es pas australienne.

HELENA : Tu veux dire... ni australienne ni homme.

THOMPSON : Femme et polonaise.

HELENA : Tu veux dire, juive.

THOMPSON : Les trois.

HELENA : Et tu crois que cela peut m'attirer des ennuis ?

THOMPSON : Cela attire toujours des ennuis, chère Helena.

HELENA : Mais je me fais peu d'argent avec Valaze ! Avec tout ce que ça me coûte de faire venir la crème de maman, d'importer les pots, les étiquettes dorées... Il me reste finalement très peu.

THOMPSON : Helena, ça, tu peux le dire à ceux du Ministère, mais pas à moi. Je tiens tes comptes !

HELENA : Importer revient très cher. Si tu savais...

THOMPSON : Tu n'importes même pas les étiquettes ! Tout vient d'ici, Helena.

HELENA : C'est que, les gens veulent acheter quelque chose qui n'est pas produit dans leur pays. Ils adorent ce qui est importé. Ce qui vient d'ailleurs est toujours meilleur que ce qui vient de chez soi.

THOMPSON : Et les autorisations pour importer ?

HELENA : Je n'en ai pas eu besoin jusqu'à maintenant.

THOMPSON : Parce que tu n'importes rien, chère Helena.

HELENA : Alors ?

THOMPSON : Alors, tu es une importatrice qui n'importe pas. Mais tout figure comme "importé". Le Gouvernement veut savoir, chère Helena, de quel droit sans les autorisations conformes tu importes quelque chose que tu n'importes pas, quelque chose que tu n'importes pas pour ne pas faire ce que tu ne fais pas.

IL LIT UNE REVUE.

"Durant mes voyages en Europe, je n'ai pas trouvé de crèmes aussi efficaces et nutritives que celles qu'importe Helena Rubinstein".

HELENA : Ça sonne bien.

THOMPSON : Ça sonne... que tu te fais beaucoup d'argent.

HELENA : Donne-moi une seule bonne raison pour que je ne puisse pas être millionnaire en Australie.

THOMPSON : Je t'en donne trois: Polonaise, juive et femme... Et... célibataire. Ce qui n'est pas non plus très bien vu, tu le sais. C'est pour cela qu'ils te haïssent.

HELENA : C'est vrai ? Ils me haïssent ?

THOMPSON : Je peux t'aider. Je peux t'aider à obtenir la nationalité australienne et, avec ton passeport, tu retournes en Europe.

HELENA : Retourner à Cracovie ? Jamais !

THOMPSON : À Paris.

HELENA : À Paris ?

THOMPSON : Là où tu devrais être.

HELENA : Tu as raison. Je vais développer l'affaire. Avec ton aide, j'irai à Paris.

THOMPSON : Très bien. Maintenant, il ne reste qu'un détail.

IL LA REGARDE FIXEMENT. ELLE L'INTERROGE DU REGARD.

Moi.

HELENA : Toi ?

THOMPSON : Qu'est-ce que tu vas faire de moi ?

HELENA : De toi ? Je ne sais pas. Et ta femme ?

THOMPSON : Elle va bien.

HELENA : Alors, toi aussi tu vas bien.

THOMPSON : Donc ?

HELENA : C'est tout.

ELLE S'APPROCHE TENDREMENT DE LUI, MAIS IL LA REPOUSSE.

THOMPSON : Ça n'est pas nécessaire. Je me suis déjà habitué à tout donner, à mourir pour toi.

ILS DISPARAISSENT. RESTENT LA JOURNALISTE ET HELENA. R

HELENA. R : Vous voyez ? C'est à cela que je me réfère quand on me parle de "l'autre".

SA FUREUR VA CRESCENDO.

À "l'autre", ses frères lui ont tout offert, et c'est pour ça qu'elle a tant et tant de fois mis les pieds dans le plat. Ses pattes de truie canadienne qui, d'après ce que m'ont dit ses meilleures amies, mangeait même sa morve. Elle, elle n'a jamais eu à travailler, elle n'a jamais eu à se battre contre les hommes, ni à se déplacer au milieu de cette jungle, comme moi j'ai eu à le faire !

JOURNALISTE : Madame...

HELENA. R : Oui ?

JOURNALISTE : Vous aviez dit qu'on ne parlerait pas d'elle.

HELENA. R : Et alors, pourquoi l'avez-vous mentionnée ? Il ne manquait plus que ça ! Que cette concubine hommasse cherche elle-même sa propre publicité, ! Nous avons terminé ! Vous n'avez pas respecté l'une de mes conditions: ne jamais parler de "l'autre".

JOURNALISTE : Mais... mais...

HELENA. R : Adieu !

ELLE SE LÈVE, VA POUR SORTIR ET SE RETOURNE, FURIEUSE.

Saviez-vous que cette femme prend un malin plaisir à coucher avec des chevaux ? Ah, ah ! Qui sait ce qu'elle aime faire d'autre avec les animaux !

HELENA. R. REGARDE LE PUBLIC ET SE REND COMPTE QUE TOUT A ÉTÉ FILMÉ. LA TERREUR L'ENVAHIT.

APPARAÎT UNE PORTE D'UN ROUGE INTENSE.

NOIR.

2

LUMIÈRE DANS LA PARTIE DROITE DU PLATEAU. ELIZABETH. A. ET LA JOURNALISTE SONT EN SCÈNE.

ELIZABETH. A : C'est ce qu'a dit la juive communiste ?

JOURNALISTE : À quelques mots près...

ELIZABETH. A : À bien des mots près, vous n'avez pas besoin de me le cacher. Le mépris, ma chère, est un sentiment terrible qui n'a rien de bon. Sauf quand il est réciproque.

JOURNALISTE : Elle a parlé de l'impression qu'elle avait de se sentir observée. Je lui ai demandé de quoi elle avait "peur", et elle a répondu: "*d'être une paysanne*".

ELIZABETH. A : Et c'est précisément là qu'est notre différence. Écrivez-le. Écrivez que moi, à la différence de cette femme-là, je n'ai pas peur.

ELLE SORT UNE ÉPINGLE DE SES CHEVEUX, SE PIQUE UN DOIGT ET LE MONTRE À LA JOURNALISTE.

Vous voyez ? C'est rouge. Et je n'ai pas peur.

ELLE SE LÈCHE LE DOIGT.

Par quoi commençons-nous ?

JOURNALISTE : Je peux utiliser votre vrai nom ?

ELIZABETH. A : Mon vrai nom est celui que j'ai utilisé durant toute ma vie: Elizabeth Arden.

JOURNALISTE : Vous l'avez changé à l'âge de dix-sept ans. Pourquoi?

ELIZABETH. A : Je suis née dans une famille aisée, où les garçons étaient destinés aux affaires, et les filles au foyer. On nous avait donné, à nous les filles, des prénoms ridicules. Moi, c'était Florence Nightingale, comme la célèbre infirmière, Florence Nightingale Graham. Maman est morte quand j'étais petite et alors, à cause de ce prénom, j'ai voulu être infirmière.

ELIZABETH MET UNE BLOUSE BLANCHE, VA VERS UN LIT OÙ SE TROUVE UN MALADE, NOTE SA TEMPÉRATURE, ET LUI ENDUIT LA JAMBE DE CRÈME.

ELIZABETH. A : À l'hôpital, j'ai appris à faire des massages et j'ai eu connaissance d'une formule qui régénèrait la peau des blessés. Alors, j'ai pensé... "*Si cette crème peut guérir la peau, elle peut peut-être aussi la revitaliser.*"

ELIZABETH RETIRE SA BLOUSE D'INFIRMIÈRE ET PREND SA VALISE.

ELIZABETH. A : Alors, j'ai quitté l'hôpital et j'ai demandé à mes frères de m'envoyer à New York. Je voulais travailler sur mon concept avec la meilleure de toutes : Elizabeth Hubbar.

SUR UN PANNEAU : 1909.

LE PLATEAU EST COMPLÈTEMENT ÉCLAIRÉ. SALON D'ELIZABETH HUBBAR. AU MILIEU, UNE PORTE VERTE. ON Y LIT : PRODUITS ELIZABETH HUBBAR.

ELIZABETH ET MISS HUBBAR SONT EN SCÈNE.

ELIZABETH (*elle lit une revue à voix haute*) : "... Mademoiselle Hubbar a ouvert un Salon de cosmétiques sur la Cinquième Avenue..."

HUBBAR : Tu crois que notre clientèle lit cette revue, Florence ?

ELIZABETH : Bien sûr que oui. Regardez ces articles, regardez de quoi ils parlent, de qui ils parlent. La Famille Royale, les Kielty, les Vanderbilt. De vraies stars.

HUBBAR : Mais ils ne vont pas venir dans cette boutique.

ELIZABETH : Eux non, mais ceux qui veulent être comme eux, oui.

HUBBAR : De toute façon, je n'aime pas le nom de cette revue. Comment est-ce qu'on le prononce ?

ELIZABETH : "Vogue"

HUBBAR : Complètement "exotique". Souviens-toi de ce que je vais te dire: cette revue...

ELLE PRONONCE, ET MAL, SON NOM.

... "Vogue" ne durera même pas un trimestre.

ELIZABETH : Moi, j'y vois beaucoup d'ouvertures.

HUBBAR : Parce que tu es une canadienne ignorante, ma chère. Mais ici, à New York, il faut savoir ce qui est commercial.

ELIZABETH : Comme le nom de cette boutique.

HUBBAR : Il n'y a pas de raison pour que tu le ressenties ainsi, Florence. Comment est-ce que ça allait sonner, ton nom à côté du mien ? "Elizabeth Hubbar & Florence Nightingale Graham". C'est horrible ! Écoute comme sonne: "Helena Rubinstein". Qu'en dis-tu ?

ELIZABETH : Qui est cette Rubinstein ?

HUBBAR : Une malheureuse qui a déposé un brevet de crèmes horribles à Paris. Mais n'oublie pas son nom, car cette femme est notre concurrente directe. On pourrait même dire, notre ennemie.

ELIZABETH : Je ne l'oublierai pas.

HUBBAR : Et pour tout arranger, elle est juive.

ELIZABETH : Quelle horreur !

HUBBAR : Mais ça va bien pour elle. Elle se fait de l'argent. Elle invente. Elle a été la première à mettre dans la tête de toutes les femmes que les crèmes sont nécessaires et qu'il faut prendre cela au sérieux.

ELIZABETH : Mais elle fait des exercices ?

HUBBAR : Je t'ai déjà dit que c'est une sauvage qui mélange des potions comme une sorcière folle. Elle n'y connaît rien en santé. Et là est notre avantage. Toi, dans ton domaine, la santé, et moi dans le mien, les crèmes et la publicité. Nous formons une bonne équipe, Florence.

ELLE DONNE DE L'ARGENT À ELIZABETH.

Tiens, voilà ta part, c'est ce que tu as gagné.

ELIZABETH : Tout d'abord, je vais m'acheter des gants. Le froid et les massages me font mal aux mains. Rien qu'hier, j'ai eu quinze clientes. J'ai cru que j'allais mourir.

HUBBAR : J'ai constaté que madame Barber t'avait donné un bon pourboire.

ELIZABETH : C'est la seule. Les autres testent, elles veulent voir si le Salon leur plaît.

HUBBAR : Bon, les pourboires sont les pourboires, et ils sont à toi. J'imagine.

ELIZABETH : C'est ce que nous avons convenu. Que se passe-t-il ?

HUBBAR : Rien, je me rappelle seulement ce que nous avons convenu. Les pourboires sont pour toi parce que, en plus, c'est toi qui fais les massages.

ELLE SE PRÉPARE À PARTIR.

Bon, sûr ça ira mieux pour nous deux ce mois-ci.

ELLE DONNE UN PAPIER À ELIZABETH.

Ah, j'oubliais.

ELIZABETH : Qu'est-ce que c'est ?

HUBBAR : Le loyer.

ELIZABETH : Soixante quinze dollars !

HUBBAR : C'est le loyer, mais tu le savais.

ELIZABETH : Bien sûr que je le savais.

HUBBAR : Sur la Cinquième Avenue, on ne peut trouver moins cher. C'est toi-même qui as insisté pour être ici...

ELIZABETH : Mais ce que je ne comprends pas, c'est ...

HUBBAR : Tu disais: ... "*sur le chemin des familles millionnaires*".

ELIZABETH : Mais pourquoi me donnes-tu cet avis d'échéance ?

HUBBAR : Pour que tu paies, naturellement.

ELIZABETH : Et l'argent ?

HUBBAR : Comment ça, "et l'argent ?". Tu le sais bien !

ELIZABETH : Mais, je ne peux pas payer seule le loyer.

HUBBAR : Mais c'est l'accord que nous avons passé.

ELIZABETH : Non, ça n'était pas l'accord que nous avons passé.

HUBBAR : Bien sûr que si. J'ai amélioré tes crèmes de l'hôpital, et j'ai investi de l'argent pour débiter. Quant aux meubles, ils sont à moi. Oui ou non ?

ELIZABETH : Oui, ils sont à toi, mais nous...

HUBBAR : Tu apportais tes idées, ton travail et tu payais le loyer.

ELIZABETH : Nous n'avions pas parlé de ça.

HUBBAR: C'est dans le contrat.

ELLE LE LUI MONTRE.

Et les pourboires sont pour toi, bien sûr.

ELIZABETH (*elle lit*): Je n'ai pas lu ça.

HUBBAR : Mais, Florence, tu sais lire, oui ou non ?

ELIZABETH : Bien sûr que je sais lire !

HUBBAR : Alors, je ne comprends pas pourquoi tu n'as pas lu le contrat. Si tu sais marcher, tu marches. Si tu sais lire, tu lis. As-tu vu quelqu'un qui sache marcher se déplacer en fauteuil roulant ?

ELIZABETH : Tu sais de quoi je parle ! Nous avons fait un contrat avec des clauses, tu as dit "peu de clauses", parce que cela se passait entre des amies, presque des soeurs. Et maintenant, je vois qu'on a ajouté des choses.